



CLARO, TRADUCTEUR DE "O REVOLUTIONS"

"Comment lire ce livre ? Je ne sais pas trop..."

LE MONDE DES LIVRES | 23.08.07 | 17h18 • Mis à jour le 23.08.07 | 17h18

Avant de me lancer à proprement parler dans la traduction de ce livre atypique, j'ai passé un certain temps à repérer et analyser les contraintes (nombre de mots par page, nombre de lignes, répétitions, codes, etc.), puis à défricher tout le pan référentiel (culturel, historique, économique, végétal, etc.), et à essayer de mettre au point une méthode de traduction. Le plus important étant, à mon sens, la musique et l'invention verbale, il s'agissait de n'être pas en perpétuelle hésitation. Il convenait de trouver également un rythme de traduction qui empêche les ralentissements, les lourdeurs (ironie du sort, j'avais grosso modo 360 jours pour le traduire). J'ai alors décidé de traduire à partir de quatre exemplaires, ouverts verticalement sur mon bureau, afin de pouvoir caler la première page de Sam sur la première de Hailey sur la dernière de Sam sur la dernière de Hailey, ce processus me conduisant ainsi inexorablement vers le centre du livre. (J'en ai profité également pour aller chez l'opticien et m'acheter des lunettes.)

L'intérêt d'une contrainte, paradoxalement, c'est qu'elle est productrice, c'est un moteur qui affine et accélère vos décisions linguistiques. Dans le cas d'*O Revolutions* (360 mots par page en quatre blocs de 90), cette contrainte, loin d'être agaçante ou frustrante (quoique un tantinet fastidieuse), m'a permis de conserver la métrique syncopée et la syntaxe déhanchée du livre. Au bout de quelques semaines, on s'aperçoit avec bonheur qu'on tombe fréquemment sur ce décompte magique, ça rentre dans la peau, la scansion devient aussi mentale que physique : un temps de respiration millimétré, si l'on veut.

Et c'est en savourant cette "*liberté enchaînée*", qui oblige à des contorsions inhabituelles mais jouissives, qu'on est en mesure alors de créer de façon assez "naturelle" tout un nouveau lexique. Danielewski recourt considérablement à des argots spécialisés ou désuets, et pratique très aisément le néologisme, l'agglutination, etc. J'ai donc "réinventé" la plupart du temps un argot imaginaire, plutôt que de recourir à des argots existants qui sentaient trop la campagne ou le faubourg français.

Le travail de traduction est vite devenu très hypnotique, c'était comme d'écrire une langue mineure au sein d'une langue majeure. Evidemment, il faut ajouter à ça un travail de relecture très particulier, des centaines et des centaines de "frappes chirurgicales", d'ajustements, etc., toutes choses qui bouleversent à chaque fois le décompte et l'équilibre des parties entre elles, et qui font regretter de n'avoir jamais été très habile au mikado. Surcroît de travail, donc, mais avec toujours en tête (et au bout des doigts) ce désir fou de fluidité qui anime les deux personnages, cet aveuglement, ces jeux des vitesses, cette légèreté inédite. *OR* n'est pas un livre casse-tête ou un roman à clé, il s'inscrit dans la tradition de Twain, William Carlos Williams, entre autres ; et surtout il a le mérite de réinventer la lecture, d'être en perpétuel mouvement. Comment le lire ? Par séries alternées de huit pages ? Tout Sam puis tout Hailey ? Je ne sais pas trop. Pour moi, lire, c'est avant tout relire. *OR* est un livre qui déjà se relit lui-même, avec d'infimes décalages, aussi le lecteur doit-il s'ajuster à ce mouvement circulaire, y trouver sa place, se débrouiller avec les répétitions et les différences. Le seul conseil que je pourrais donner tient dans ce vers de Rimbaud : "*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.*"

Propos recueillis par Raphaëlle Rérolle

Article paru dans l'édition du 24.08.07

Le Monde.fr

- » A la une
- » Archives
- » Examens
- » Météo
- » Emploi
- » Voyages
- » Le Desk
- » Forums
- » Culture
- » Carnet
- » Shopping
- » Newsletters
- » Opinions
- » Blogs
- » Finances
- » Immobilier
- » Nautisme
- » RSS

Le Monde

- » Abonnez-vous au Monde à -50%
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

